



HAL
open science

Le développement de l'arboriculture en moyenne montagne et ses limites : l'exemple des Préalpes du Sud

Laurent Rieutort

► **To cite this version:**

Laurent Rieutort. Le développement de l'arboriculture en moyenne montagne et ses limites : l'exemple des Préalpes du Sud. *Méditerranée: revue géographique des pays méditerranéens*, 2000, 95 (95), pp.35-42. halshs-00922107

HAL Id: halshs-00922107

<https://shs.hal.science/halshs-00922107>

Submitted on 23 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le développement de l'arboriculture en moyenne montagne et ses limites : l'exemple des Préalpes du Sud

In: Méditerranée, Tome 95, 3-4-2000. Dynamiques spatiales des cultures spéciales. pp. 35-42.

Résumé

Dans les Préalpes du Sud, l'arboriculture s'est maintenue dans les vallées et dans la moyenne montagne des Baronnies, en partie sous l'impulsion des Comtadins. On compte encore 2300 hectares de vergers dont 1800 d'abricotiers soit 12% de la production nationale. Mais la «rente de situation» des abricots tardifs, qui avait permis leur diffusion dans les années 1980, est remise en cause. Cette filière est fragilisée par la chute des prix et les handicaps locaux.

Abstract

In the southern Prealps, arboriculture has been preserved in the valleys and in the low mountains of Baronnies with the help of Comtat's wholesalers. There are still 2300 ha of orchards, including 1800 apricot trees, i.e. 12% of national production. But the advantages of the late apricot, which had helped their expansion in the eighties, are questioned. This activity is endangered by the fall of prices and local drawbacks.

Citer ce document / Cite this document :

Rieutort Laurent. Le développement de l'arboriculture en moyenne montagne et ses limites : l'exemple des Préalpes du Sud. In: Méditerranée, Tome 95, 3-4-2000. Dynamiques spatiales des cultures spéciales. pp. 35-42.

doi : 10.3406/medit.2000.3173

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/medit_0025-8296_2000_num_95_3_3173

Le développement de l'arboriculture en moyenne montagne et ses limites : l'exemple des Préalpes du Sud

Laurent RIEUTORT*

Résumé - Dans les Préalpes du Sud, l'arboriculture s'est maintenue dans les vallées et dans la moyenne montagne des Baronnies, en partie sous l'impulsion des Comtadins. On compte encore 2300 hectares de vergers dont 1800 d'abricotiers soit 12% de la production nationale. Mais la «rente de situation» des abricots tardifs, qui avait permis leur diffusion dans les années 1980, est remise en cause. Cette filière est fragilisée par la chute des prix et les handicaps locaux.

Abstract - In the southern Prealps, arboriculture has been preserved in the valleys and in the low mountains of Baronnies with the help of Comtat's wholesalers. There are still 2300 ha of orchards, including 1800 apricot trees, i.e. 12% of national production. But the advantages of the late apricot, which had helped their expansion in the eighties, are questioned. This activity is endangered by the fall of prices and local drawbacks.

Dans une moyenne montagne française à l'occupation de plus en plus extensive, le maintien des cultures ne touche que de rares secteurs, principalement situés sur les hautes terres méridionales. Localement, les céréales, les vergers, la vigne ou la lavande sont même au cœur de l'économie agricole qui néglige alors l'élevage... la vie pastorale étant rejetée sur les marges sèches. Ce processus individualise fermement les Préalpes du sud et l'axe

durancien où des «cultures spéciales» se sont développées. Les Baronnies expriment bien ce maintien des cultures fruitières sur des terroirs de vallées, de fonds de bassins ou de pentes déjà montagnardes. Les villages ont en commun le soin accordé aux vergers, et ce curieux bastion arboricole d'altitude, concentre plus du tiers de la collecte d'abricots de la Drôme, premier département producteur français.

1 - UN BASSIN DE PRODUCTION ANORMALEMENT MAINTENU

1.1. Un verger d'abricotiers en basse et moyenne montagne

Le bassin de production constitué par les Baronnies, le sud du Diois, le nord Ventoux et le Rosannais détient 2 300 ha de vergers dont 1 800 au moins en abricotiers, 350 en cerisiers tardifs (variétés Napoléon blanche pour la conserverie mais aussi Burlat ou Belge) et encore plusieurs dizaines d'hectares de pruniers Santa Clara, de pêcheurs-nectariniers, de noyers ou enfin, à basse altitude, d'oliviers. En moyenne, on collecte chaque année

15 000 t d'abricots (sur un total national de l'ordre de 120 000 t), 1 200 t de cerises et 2 500 t de prunes (DDAF Drôme, 1997).

Certes, on peut discuter de l'appartenance montagnarde d'un massif méridional dont les vallées et bassins ne dépassent guère 600 mètres d'altitude. Mais leur situation au cœur des hautes terres contribue à une nette péjoration climatique et les gains récents des fruitiers sur les hauts glacis permettent de ranger ce verger en moyenne montagne. D'après des calculs récents, un peu moins de la moitié des abricotiers des Baronnies se situerait

* Maître de conférences, CERAMAC, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand.

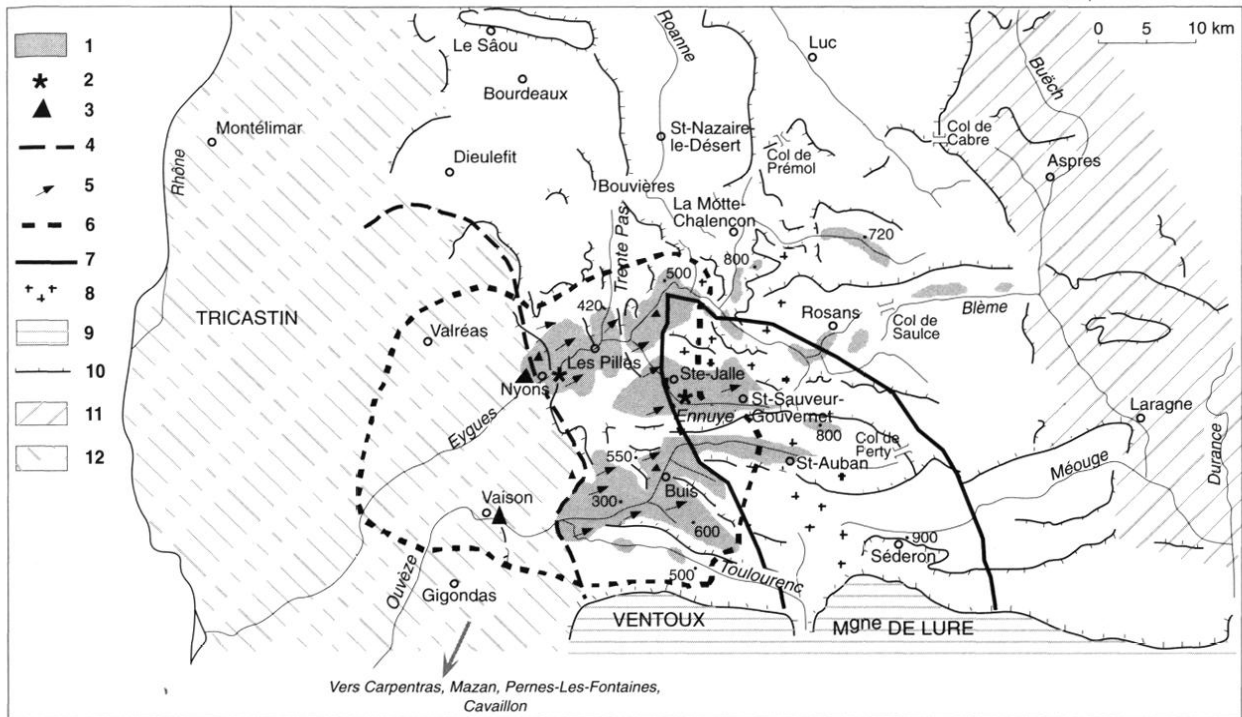


FIG. 1 – LE BASSIN ARBORICOLE DES BARONNIES ET SES DYNAMIQUES

1-Forte présence de l'arboriculture (abricot dominant) ; 2-Coopérative, groupement de producteurs ; 3-Important expéditeur ; 4-Limite orientale du vignoble des Côtes-du-Rhône et des Côtes du Ventoux ; 5-Forte progression des vignes (vins de pays des Baronnies) ; 6-Limite de l'aire d'appellation d'origine contrôlée «Olives noires de Nyons» ; 7-Limite du foyer principal de lavandes ; 8-Essor récent de la culture de lavandes et surtout de lavandins ; 9-Hauts plateaux de Provence ; 10-Principaux escarpements ; 11-Bochaîne et moyenne Durance ; 12-Avant-pays rhodanien. Source : Enquêtes directes.

entre 450 et 700 m et 6 à 7% au-dessus (BUTHION, 1994) avec des records à plus de 900 m, telle cette parcelle juchée à près de 1 000 m, bien visible de la route grim pant au col de la Fromagère. En réalité, chaque vallée connaît une orientation spécifique et pratique une ou plusieurs spéculations. Ainsi, la basse Eygues, à l'amont de Nyons et autour de Sahune, fait une large place aux abricots, aux cerises voire aux oliviers. La partie amont, dans le secteur de Rémuzat, est davantage tournée vers les plantes à parfum et l'élevage ovin, mais entretient aussi des pruniers ou des noyers mêlés à de jeunes abricotiers. La vallée de l'Oule et le bassin de Rosans pratiquent une polyculture ouverte (lavande, tilleuls, prairies artificielles, pruniers, poiriers, abricotiers) tandis que la vallée de l'Ennuye s'attache aux abricotiers et aux pêcheurs. Enfin, dans la basse Ouvèze -plus sèche et ensoleillée- la grande affaire a toujours été l'olivier, associé aux abricotiers (fig. 1).

A partir de ce fond arboricole s'organise un véritable bassin de production, fondé sur des producteurs spécialisés (environ 600, possédant en moyenne 3 ha de vergers chacun) et, structuré par une solide filière. Cette dernière dispose d'outils d'amont et d'aval, souvent extérieurs à la montagne. Ainsi, l'approvisionnement en intrants se fait dans la vallée du Rhône ou dans le Comtat ; en dehors de la coopérative de Nyons, l'essentiel vient de Vaison ou de Cavaillon et les pépinières pour porte-greffe sont implantées à Crest, Valréas, Montélimar ou

Mondragon. La commercialisation montre les mêmes flux. Rappelons qu'un cinquième des producteurs traite directement, soit sur les marchés physiques (surtout le MIN de Cavaillon et un peu le marché de Carpentras), soit auprès d'expéditeurs attirés. Ces derniers sont parfois originaires des Baronnies (Buis, Sahune, Nyons) mais la plupart ont le siège de leur entreprise dans la plaine (à Carpentras, Cavaillon, Le Barroux, Faucon, Sénas, Barbentane). Le reste de la production passe donc entre les mains des groupements de producteurs, mais la force du secteur organisé, comme ailleurs en Provence, ne doit pas faire illusion. On opposera en effet, d'une part de vrais organismes professionnels et d'autre part, des groupements syndicaux dont les adhérents vendent en fait leurs récoltes à des expéditeurs conventionnés. Dans la première catégorie, on rangera Nyons Fruit, grosse affaire créée en 1962 sur les filières viticoles et oléicoles et partie prenante de l'Union de coopérative de Cavaillon (Fruico-Provence). Cette unité collecte 6 500 t de fruits/an dont 5 000 t d'abricots auprès de 280 agriculteurs, dont plus d'une centaine est localisée dans les Baronnies. De même, l'organisme Terre de Provence appartient à ce monde coopératif mais il ne possède qu'une quinzaine d'adhérents dans le massif. Il s'agit en fait de l'ancien outil du marché au cadran de Pernes-les-Fontaines, né de la volonté du CDJA du Vaucluse, et en pleine restructuration depuis son union avec Soleil d'Oc, puissante coopérative du

Gard. A l'opposé, les groupements Fruit-Montagne de Mazan et Coteaux du Ventoux de Sainte-Jalle organisent peu la production, même s'ils rassemblent de nombreux arboriculteurs : 1 500 pour le premier, créé en 1992 dans le Vaucluse, et qui ne regroupe qu'une quarantaine d'adhérents dans les Baronnies pour environ 2 000 t d'abricots ; 110 pour le second, mieux implanté dans la moyenne montagne et davantage spécialisé dans l'abricot (environ 75 adhérents pour 400 ha de vergers). Plus à l'aval, les fruits sont expédiés aux grossistes du Midi méditerranéen (Cavaillon, Marseille, Aubagne), de l'est, des régions parisienne ou nantaise. Une partie (1/3 ?) est également livrée à des industriels (Apt Union pour la confiserie, Perrier en Ardèche), laissant peu de place aux exportations.

1.2. Une diffusion exemplaire

Si la résistance et l'organisation d'un tel bassin de production suscitent déjà l'étonnement, sa mise en place n'en est pas moins spectaculaire. En effet, le développement de l'arboriculture spécialisée dans les Baronnies est un phénomène tout à la fois récent, puissant et rapide. Il remonte pour l'essentiel aux années 1980 et témoigne d'une extraordinaire capacité de conquête, fondée sur les profits élevés que prodiguent alors les vergers, soit, au fond, sur une réussite hautement spéculative. Certes, la présence d'arbres fruitiers est ancienne dans les Préalpes du sud et en 1956 R. BLANCHARD évoquait « *les Baronnies, rois des fruits méridionaux* » où se multipliaient « *les plantations d'abricotiers, de pêcheurs, de pommiers et de poiriers* », mais le succès de la nouvelle arboriculture s'est confirmé plus récemment.

• Le foyer d'origine est constitué par les basses vallées de l'Ouvèze et de l'Eygues, autour de Nyons -et de sa coopérative- ou de Buis. Dans l'entre-deux-guerres, les abricotiers s'intercalent entre les files d'oliviers depuis la plaine et les collines de Gigondas et de Malaucène. Dans les années 1950, la propagation en véritables vergers se poursuit ; les anciens paysans racontent comment l'abricot et le tracteur sont alors les deux symboles du progrès, aux côtés de la lavande, de la vigne et des moutons. Au total, à partir des premiers noyaux, on assiste à un glissement des nouvelles plantations dans les moyennes vallées de l'Ouvèze (Vercoiran) et de l'Eygues (Condorcet, Sahune) et, par delà le col d'Ey, dans la vallée de l'Ennuye, à St-Sauveur-Gouvernet et même plus à l'est vers Chauvac.

• La période des années 1970 est marquée par un calme relatif, car à la croissance des surfaces sur le canton de Buis répond un fort recul sur celui de Nyons intéressé par la viticulture. En réalité, les fiefs principaux de la vallée de l'Ennuye et de la basse Ouvèze se densifient, par contre, dans la partie septentrionale, autour de la Motte-Chalencon on note une rétraction des pruniers et poiriers.

• Les années 1980 sont celles de l'expansion, de l'euphorie commerciale et de la conquête pionnière des abricotiers. En moyenne, les surfaces en vergers s'accroissent de 13% sur la période intercensitaire 1979-1988 avec des taux supérieurs à 20% sur le canton de Buis-les-Baronnies et même à 40% sur celui de Rémuzat. En valeur absolue, on gagne près de 300 ha d'abricotiers. Spatialement, l'attraction est forte dans la moyenne vallée de l'Eygues (Sahune), dans celle de l'Ennuye (Sainte-Jalle, Le Poët-Sigillat, Bellecombe-Tarendol, Saint-Sauveur-Gouvernet, Bésignan) ainsi que dans les périphéries du Nyonsais ou du Buis (Bénivay, Beauvoisin, La Roche, Sainte-Euphémie, Plaisians) (DDAF Drôme, 1990).

• La dernière étape présente, en revanche, un bilan plus nuancé et montre que l'extraordinaire progrès réalisé dans les années 1980 n'était pas susceptible de prolongements indéfinis. Les enquêtes de terrain révèlent en effet un recul ponctuel des vergers, en particulier sur les marges et en altitude. Seules exceptions notables, la relance de l'olivier dans le Nyonsais ou des noyers dans le sud Diois ainsi que les plantations fruitières des hautes vallées de l'Oule (entre Cornillac et Montmorin dans les Hautes-Alpes), de l'Eygues (Rémuzat) et du secteur de Chauvac.

Les abricotiers s'étendent donc autour de Buis-les-Baronnies et de Nyons selon des étapes pouvant donner lieu à un beau modèle de diffusion (fig. 2). Pourtant, la réussite de l'arboriculture n'est pas aussi complète en tous lieux et s'affaiblit progressivement sur les périphéries, selon la trajectoire de sa propagation. Le foyer d'origine de la basse Ouvèze et du Nyonsais concentre encore l'essentiel des vergers tandis que la quasi totalité des exploitations a sacrifié aux cultures spéciales. En revanche, les secteurs venus tardivement à ces pratiques s'avèrent moins puissants, plus fragiles, en particulier sur les marges septentrionales (Rémuzat, La Motte-Chalencon) et méridionales (vallée du Toulourenc). Enfin, les Baronnies orientales (Séderonnais) et le sud Diois demeurent réfractaires aux fruitiers.

1.3. Les conséquences de cette conquête

Mais c'est sur d'autres plans que l'on mesure le chemin parcouru en une trentaine d'années grâce aux progrès de l'abricot. En premier lieu, le paysage s'est modifié. Non seulement des parcelles agricoles ont été aménagées, débroussaillées, aplanies et labourées mais, en plus, des retenues collinaires ont localement permis d'irriguer au goutte-à-goutte ces vergers entièrement neufs. En général, les défrichements entrepris au bulldozer mordent progressivement sur les espaces bordiers les plus pauvres, bourgeonnant à partir des basses vallées déjà colonisées, ou apparaissant en îlots au milieu de la lande. Bref, tout se passe comme si, dans ces années 1980, un

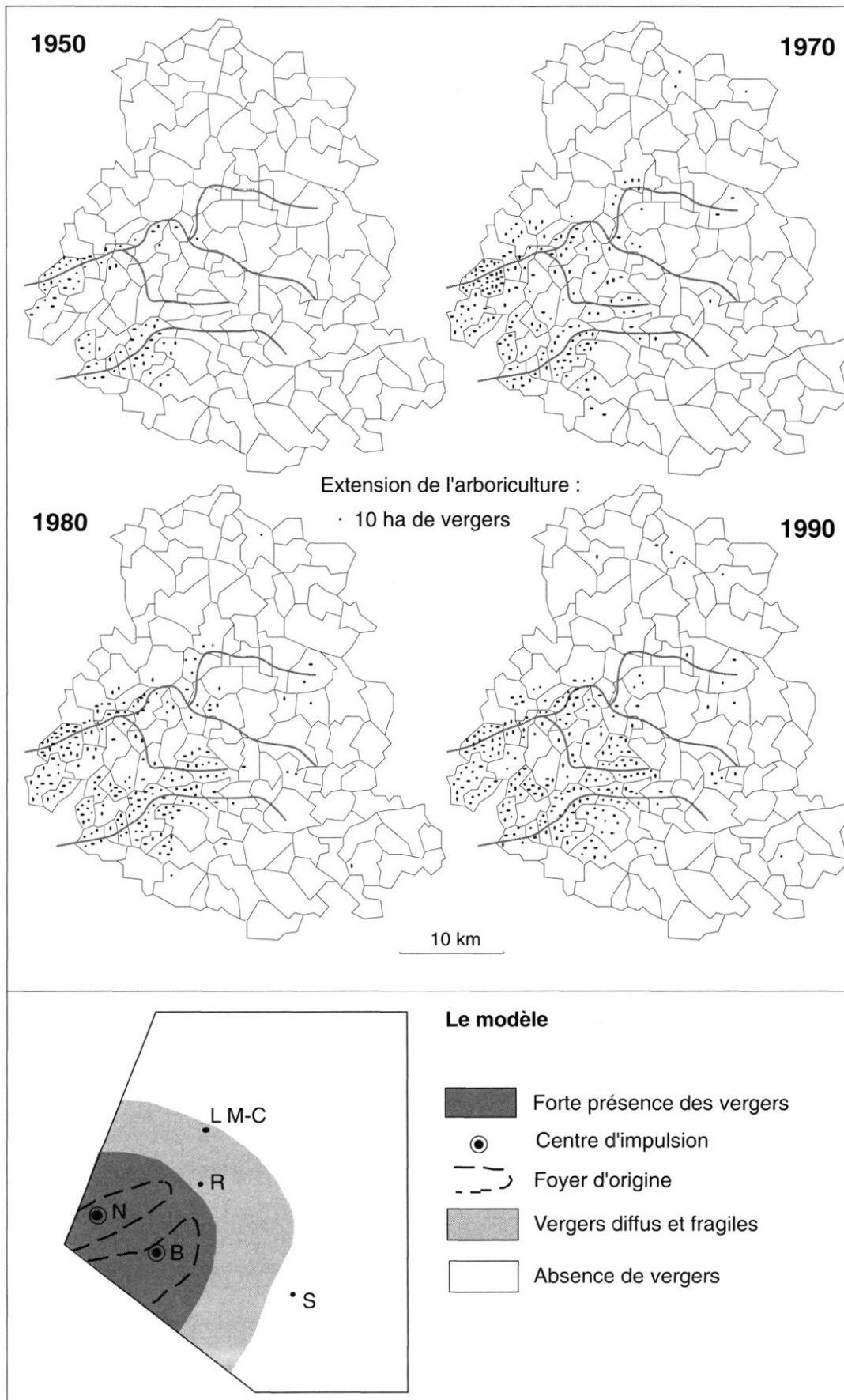


FIG. 2 - LA DIFFUSION DE L'ARBORICULTURE DANS LES BARONNIES
 Sources : RGA 1970-1979-1988 ; R. BLANCHARD (1945) et enquêtes directes

véritable front pionnier s'était emparé de ces solitudes pour les transformer en un chantier de conquête agricole. Il en résulte un paysage original de vergers modernes en moyenne montagne, avec ces hautes terrasses entièrement couvertes de fruitiers ou ces jeunes plantations sur les glacis encerclés par les friches. Incontestablement, l'exploitation est plus discontinuë qu'autrefois et en dehors de ces nouvelles terres intensément cultivées, les parcours ou les anciens champs de lavande sont désormais piquetés de buissons de genévriers et de pins. En outre, les conditions locales favorisent certains terroirs, assez bas en altitude pour ne pas gêner les abricotiers et suffisamment perchés au-dessus des talwegs pour retarder la floraison jusqu'après les meurtriers *minima* printaniers. En effet, à la différence des oliviers, les abricotiers redoutent bien davantage les gelées blanches que les grands froids hivernaux. On aboutit ainsi à éliminer les vergers des fonds de vallée pour les implanter sur les versants bien exposés ; une curieuse «inversion de terroirs» apparaît même quand les adrets sont boudés au profit des ubacs, là où la floraison est encore plus décalée vers les beaux jours, ce qui diminue les risques de gels tardifs et favorise des ventes d'arrière-saison fort lucratives. Ainsi ces curieuses parcelles à l'ombrée sont aussi bien dictées par des nécessités agronomiques que par des sollicitations économiques.

Par delà ces nouveaux paysages, s'exprime aussi une simplification des systèmes de production. L'arboriculture spécialisée s'est vite imposée,

laissant peu de place aux autres cultures ou à l'élevage, en particulier ovin. En témoigne, le recul rapide des surfaces toujours en herbe : entre 1979 et 1988, c'est la moitié des landes pâturées qui disparaît sur le canton de Buis et un gros quart sur celui de Nyons ! Or, loin de s'interrompre, le mouvement continue : depuis 10 ans, sur les douze communes possédant plus de 50 ha de vergers, on relève encore 80% d'installation en arboriculture (Source : ADASEA). Il en est ainsi à Sahune, berceau d'une race ovine préalpine renommée et qui ne détient plus guère de brebis aujourd'hui.

Enfin, la conquête arboricole contribue à stabiliser les structures foncières, évitant une course à l'agrandissement si fréquente en montagne. Ainsi, l'exploitation moyenne en faire-valoir direct demeure la règle, accompagnée de petites tenures pluriactives. En 1988, la SAU moyenne ne dépassait pas 16 ha sur le Nyonsais et même 13 ha dans le canton de Buis-les-Baronnies, plus ouvert sur la plaine rhodanienne. Depuis cette date la concentration va bon train, mais les estimations issues des demandes d'Indemnités compensatrices de handicaps naturels donnent encore pour 1995, une moyenne de 24 ha dans le canton de Buis ou de 40 ha dans celui de Nyons ; chiffres à comparer aux 84 ha de Séderon ou aux 124 ha de La Motte-Chalencon, deux cantons orientés vers l'élevage (DDAF Drôme, 1991 et enquêtes 1999). Mais comment expliquer le maintien d'une arboriculture aussi dominante et limitée dans l'espace ?

2 - LES FACTEURS DU SUCCÈS ARBORICOLE

En vérité, l'affirmation de tels vergers résulte de la conjonction heureuse de trois séries de facteurs déterminants.

2.1. Une production de terroir habilement renouvelée

La présence d'une tradition fruitière associée à ce terroir préalpin constituait un préalable sans lequel rien n'était possible. Or, depuis longtemps les fruitiers participent à la polyculture et s'insèrent dans les courants d'échanges. R. BLANCHARD (1945) montre comment «*en développant des variétés à maturité différée, pommes et poires dites fruits d'hiver, il était possible de les expédier alors qu'elles étaient encore assez dures pour ne pas souffrir du transport*», avant de préciser que les «*Baronnies méridionales s'étaient fait une spécialité de ce genre de ventes, dirigées aux XIV^e et XV^e siècles vers Avignon où le Buis expédiait des poires, des pommes, même des cerises. La tradition de ce trafic n'était pas perdue au XVIII^e siècle*». Cette renommée est même renforcée au début du XX^e siècle, grâce au

négoce des fleurs de tilleul profitant de l'ouverture de la voie ferrée du Buis à Orange. À la même époque, les fruits sont destinés aux courtiers de la vallée du Rhône, ou surtout aux confitureries de Carpentras dont la force de séduction s'accroît avec les premiers transports en camions. Dans cet héritage, l'origine comtadine ne fait donc guère de doute.

D'autre part, ces productions spéciales paraissent bien adaptées au milieu préalpin méridional. Pratiquées dans les basses vallées ou dans la moyenne montagne, elles semblent profiter d'un «*optima*» (BLANCHARD, 1945), ce qui ne veut pas dire que les risques de gelées soient absents (79 jours en moyenne à Buis et déjà 99 jours à Rémuzat). En définitive, le massif des Baronnies, largement alvéolé et abrité, autorise les cultures fruitières avec un ensoleillement annuel de 2 700 heures dans le Nyonsais, des températures clémentes (les moyennes estivales dépassent 19°C à Buis comme à Rémuzat) et des précipitations annuelles inférieures à 900 mm (MONTEILLET, 1990). En outre, si les terroirs développés sur les marnes noires découragent les

plantations, les sols caillouteux offerts par les hautes terrasses alluviales ou par les glacis recouverts de matériaux grossiers constituent de bonnes terres à vergers.

Enfin, l'arboriculture baronnarde présente certaines spécificités liées aux savoir-faire traditionnels. On rappellera ainsi l'originalité de ces vergers, associés à la pente, peu irrigués et où la méthode de taille courte est encore largement utilisée. Ces techniques se combinent avec la faveur accordée dans 90% des cas à une variété plus tardive d'abricotiers –l'Orangé de Provence ou Polonais– pour donner des rendements de l'ordre de 7,5 t/ha, bien inférieurs à ceux obtenus dans la plaine avec la variété Bergeron (de 10 à 12 t/ha).

2.2. Un contexte économique favorable

La rapidité du succès arboricole dans les années 1980, s'explique aussi par des conditions économiques extrêmement favorables. En effet, à l'échelle française, cette période se caractérise par une hausse sensible de la consommation d'abricots et par une bonne tenue des prix à la production. On assiste donc à une envolée de la collecte sur les quatre principaux bassins de production français, à savoir le Roussillon (20 % des apports), le Comtat et les Costières gardoises (un tiers des ventes), la moyenne vallée du Rhône (secteurs de Tain-Tournon ou de Valence-Loriol pour un quart du marché) et enfin, les Baronnies qui collectent 15% des fruits. Incontestablement les deux foyers drômois sont alors ceux qui enregistrent la progression la plus vigoureuse. Sur le département, la production d'abricots passe ainsi de 10% de la collecte nationale dans les années 1970 à 30% à la fin des années 1980. Il faut dire que les produits bruts à l'hectare dépassent alors 20 à 30 000 F en production d'abricots ou de vins de pays contre 5 à 6 000 F en céréales et 3 à 5 000 F pour la lavande (BUTHION, 1994).

La plus-value des fruitiers des Baronnies s'explique aussi par des faveurs locales. En effet, grâce à l'étagement en altitude, notre zone parvient à étaler la commercialisation des abricots de fin mai à la deuxième quinzaine d'août : 30% des ventes se font en juin, 60% en juillet et encore 6% début août. A l'opposé, le Sud-Est provençal et gardois cumule 70% des apports avant juillet tandis que le nord de la Drôme échange 95% des volumes en juillet. Seules les Pyrénées-Orientales se trouvent dans une situation intermédiaire avec une progression des flux de la deuxième semaine de juin à la fin juillet, ce mois concentrant toutefois les trois quarts des récoltes (DDAF Drôme, 1993). Vieille tradition évoquée par R. BLANCHARD, les ventes d'arrière-saison constituent une belle rente de situation pour les Baronnies.

2.3. Un milieu local réceptif

Face à cette euphorie commerciale et spéculative, l'arboriculture a aussi trouvé des hommes dotés des qualités nécessaires. L'élan puise donc d'abord ses forces vives dans un milieu paysan ouvert à la nouveauté et sous influence comtadine. Dans les années 1970-1980, on note un rajeunissement des agriculteurs et des pionniers lancent le mouvement dans le cœur des Baronnies, à Sainte-Jalle comme à Saint-Sauveur-Gouvernet. Dans ce dernier village, citons l'initiative de M. T... qui implante les premiers vergers d'abricotiers et de cerisiers, suite à son mariage avec une Vauclusienne à la fin des années 1950. De même, sur les hauts glacis de Chauvac, on nous a raconté comment l'arrivée d'une épouse originaire du Comtat a provoqué la spécialisation fruitière. Or, ces innovateurs sont très vite enviés et copiés, en particulier sur des structures où l'élevage extensif rencontre quelques limites. La petite et moyenne exploitation trouve donc dans l'arboriculture une spéculation permettant l'intensification. Dès lors, le progrès fait rapidement tache d'huile dans une montagne «où ont jadis germé les hérésies, maintenant les idées nouvelles, où le sens de la solidarité a précocement ouvert la voie au mouvement coopératif, mais où chacun, persuadé d'être le meilleur, tient jalousement à son indépendance» (ESTIENNE, 1998).

Poussés par l'appât des profits dégagés, les agriculteurs tentent leur chance avec d'autant plus d'empressement que les spéculations traditionnelles rentrent alors dans une période d'incertitudes. Dans les basses vallées, on évoque les plantations d'abricotiers consécutives au gel de 1956, mais dans les années 1980, c'est la crise de la production ovine qui joue le rôle essentiel. Avec la chute des cours de l'agneau gras, cet élevage qui avait bénéficié d'un bon encadrement agroalimentaire et de réels efforts d'intensification se révèle peu rentable. Pour de nombreux agriculteurs, les bonnes terres de vallées destinées au troupeau peuvent être reconverties en vergers. De même, la culture-recours de lavande, ouverte à la concurrence, connaît plusieurs années de recul du prix de l'essence destinée aux parfumeurs de Grasse. Les parcelles des hauts versants où la labiée offrait de brillants bénéfices sont peu à peu abandonnées... et deviennent disponibles pour les plantations. A tous les étages montagnards, le front pionnier des abricots peut donc s'avancer comme en témoigne sur le canton de Buis, la croissance d'un tiers des surfaces de vergers entre 1979 et 1988 ; or, dans le même temps les lavanderaies reculaient de 40% et le cheptel de brebis se réduisait d'un tiers.

On ne peut négliger, enfin, un dernier intervenant qui encourage la spécialisation arboricole. Il s'agit de l'encadrement agroalimentaire constitué à la fois par les coopératives (en particulier celle de

Nyons), par le marché physique de Buis et par les négociants privés. C'est donc le commerce local, solidement implanté dans les bourgs et possédant des liens personnels avec les agriculteurs, qui prend le relais des pionniers. Cependant, les processus

sont aussi largement extérieurs avec l'intervention des maisons d'expédition du Comtat et des industriels de Carpentras ou d'Apt réunis par le même espoir de réussite rapide. Mais cet esprit spéculatif ne portait-il pas les germes des déconvenues actuelles ?

3 - DES RISQUES DE MARGINALISATION

3.1. Les déboires récents

En réalité, la conjoncture favorable du marché de l'abricot prend fin au début des années 1990 : à l'échelle nationale, les méventes et retraits apparaissent lors des saisons 1992, puis 1994. La stagnation de la consommation et la concurrence espagnole, y compris en arrière-saison, favorisent l'apparition de surplus mal valorisés. Il en résulte un effondrement des cours de l'abricot qui passent dans les Baronnies de 6 à 8 F/kg vers 1990 à 1 ou 2 F/kg aujourd'hui ! En fait, à l'échelle locale la situation est aggravée. D'une part, dans un contexte de moyenne montagne, la spéculation arboricole se révèle moins compétitive. Il n'y a là rien que de très banal mais il faut rappeler les surcoûts de production liés à l'altitude, à la pente, aux frais de transport et aux risques de gelées. Or, pour ne prendre que deux exemples, on estime que le chauffage d'un verger revient dans les Baronnies à 10 000 F/ha et que l'investissement dans une retenue collinaire s'élève à 150 000 F. Dans ces conditions, la concurrence des vergers irrigués de plaine est souvent victorieuse et dramatique pour des exploitants trop dépendants d'une filière peu protégée. D'autre part, il faut évoquer «l'affaire du nectar», c'est-à-dire une tentative de valorisation de la production qui s'est transformée en véritable catastrophe. Le projet, audacieux mais soutenu par un cabinet d'étude et les dirigeants politiques du département, visait à produire 500 000 litres de nectar d'abricot afin d'interpeller les centrales d'achat (une firme comme Joker en commercialise chaque année 900 000 litres). Mais très vite cette tentative coûteuse, tourna au gâchis : la mise en marché fut retardée et n'intervint qu'au début 1997, soit 6 mois après la récolte tandis que les blocages se multipliaient de la part de la grande distribution et des concurrents inquiets ; en août, seulement 100 000 bouteilles avaient été vendues alors que le produit n'avait plus que deux ans de vie... l'affolement s'empara alors de la filière et on fut obligé de brader la marchandise au transformateur lourdement endetté. La bouteille commercialisée entre 12 et 14 F sur les linéaires fut alors cédée à 1 F. Bref, la faillite était inévitable et outre la perte sèche, ce dépôt de bilan a généré une grande désillusion dans la région et consommé l'échec de sa filière fruitière.

3.2. Les handicaps de l'environnement régional

Or, face à ces difficultés, le milieu local s'avère désarmé. En premier lieu, on soulignera le manque d'organisation des producteurs, peu structurés pour affronter la grande distribution. La filière spéculative a favorisé un certain opportunisme, qui va à l'encontre du travail en commun, et l'absence de véritables organisations professionnelles éloigne la région des objectifs de la nouvelle Organisation commune des marchés. Comme le rappelle Cl. DURBIANO (1997) dans le Comtat voisin, «*l'individualisme et la recherche du gain maximum engendrent un déficit de solidarité*». Cette faiblesse face aux expéditeurs est d'autant plus grave que l'on se trouve dans un bassin arboricole montagnard, aux ateliers émiettés et fragilisés. En second lieu, se pose le problème de la commercialisation des abricots locaux de la variété Orangé de Provence. En effet, outre leurs faibles rendements, ces plantations donnent des fruits peu colorés et qui se conservent mal ; d'où les réticences de la grande distribution qui s'approvisionne en Bergeron et l'utilisation préférentielle de l'Orangé par l'industrie... ce qui aboutit à une perte de valeur ajoutée. Certes, cueillis avant maturité, les abricots ont une meilleure tenue mais de moindre qualité gustative, et on comprend alors qu'ils soient achetés en moyenne un franc de moins le kilogramme.

C'est dans ce contexte qu'intervient la concurrence d'autres spéculations agricoles, dévalorisant un peu plus l'arboriculture. On citera en particulier, l'étonnant renouveau des plantes à parfum, lavande dans le Séderonnais ou lavandin à plus basse altitude. Les prix des huiles essentielles sont à la hausse grâce aux efforts régionaux de relance et à la fin de la concurrence des pays de l'Europe centre-orientale (Bulgarie). Dans ces conditions, ces cultures cycliques regagnent du terrain dans la Drôme, où l'on passe de 250 ha de lavande en 1994 à 750 ha en 1997 (Source : DDAF). Autre spéculation qui progresse, la vigne de bon rapport, qui colonise les basses vallées (Ennuye, Ouvèze). Exclue de la zone AOC Côtes-du-Rhône, notre région profite surtout de l'embellie des vins de pays Coteaux des Baronnies. La filière est bien organisée par les coopératives qui commercialisent, depuis le Vaucluse,

un vin sous l'enseigne de Cellier des Dauphins (MAILLARD, 1999). Enfin, le bas pays connaît un phénomène spectaculaire de reconquête des oliveraies, depuis l'obtention de l'AOC «olive de Nyons» ; assez restrictive, l'appellation (1994) a donné un coup de fouet à la filière oléicole, doublant les prix de vente et favorisant, sinon les plantations, au moins une remise en état des anciennes parcelles. En définitive, ces dynamiques récentes semblent porter le coup de grâce aux vergers d'abricotiers peu compétitifs.

3.3. De rares perspectives

Il n'en reste pas moins, que les arrachages d'arbres fruitiers sont encore limités. Le cœur de l'arboriculture reste fidèle aux plantations d'abricotiers ou de cerisiers et tente de suivre différentes voies. Celle de la reconnaissance d'une qualité de type AOC, label ou IGP est toujours avancée par quelques acteurs de la filière. Mais cette valorisation se heurte au manque d'unité des terroirs et aux problèmes de commercialisation de la variété «orangé de Provence». Dans tous les cas l'affirmation d'une telle démarche exigerait une meilleure organisation des producteurs. Un deuxième axe est donc privilégié. Il s'agit de poursuivre dans la voie productiviste afin de pouvoir affronter la concurrence d'autres bassins arboricoles. D'ores et déjà, on tente de développer l'irrigation, de prévoir le chauffage des vergers et de passer à de nouvelles variétés d'abricotiers (Bergeron ou Orangered). Mais la reconversion brutale des fruitiers est impensable et coûteuse, d'où l'idée de se raccrocher à de grosses structures commerciales de la vallée du Rhône

ou du Gard afin de mieux valoriser la collecte... ce qui condamne toute possibilité d'identifier un terroir ou un «pays des Baronnies». De même, les producteurs spécialisés s'orientent vers la culture «intégrée», moins gourmande en intrants et plus porteuse d'image auprès des consommateurs. Enfin, certaines initiatives voient le jour pour créer des microfilières dégagant une plus-value à l'image des produits biologiques, des ventes de cerises ou d'abricots tardifs ou des essais de transformation sur place (confiture, fruits confits, nectar). Cette dernière option qui vise aussi le marché à l'exportation (en particulier vers l'Allemagne) est choisie par la SARL des Vergers des Baronnies qui associe depuis 1992, une vingtaine d'arboriculteurs du groupement Coteaux du Ventoux. L'entreprise commercialise ainsi 15 à 20 000 litres d'un nectar de qualité (l'Orangé du Buis) auprès de grossistes comtadins ou nantais et obtient de bons résultats.

Au total, les interrogations sont nombreuses pour ce bassin fruitier des Baronnies dont la localisation en moyenne montagne n'avait pas freiné l'essor dans les années 1980 ; c'est que les traditions avaient été habilement renouvelées et que la filière de l'abricot était conquérante avec des ventes étalées profitant de l'étagement climatique. Cet appétit de spéculation était en partie justifié par l'influence des plaines du Rhône moyen qui offraient de bons réseaux de commercialisation. Mais avec le retournement de conjoncture et le manque d'organisation des producteurs, l'arboriculture des Baronnies risque d'être marginalisée. Le bassin de production qui avait bénéficié d'une «rente de situation» dans les années 1980, se trouve aujourd'hui dans une «situation de marge» et n'est guère assuré de son maintien.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BLANCHARD R., (1945).- *Les Alpes Occidentales, Les Préalpes françaises du Sud*, tome 1 et 2, B. Arthaud, 561 et 959 p.
- BLANCHARD R., (1956).- *Les Alpes Occidentales, Essai d'une synthèse*, B. Arthaud, 605 p.
- BUTHION Y., (1994).- *L'orangé de Provence ou l'abricot des Baronnies ?*, Mémoire de maîtrise, Université de Grenoble, 24 p. + annexes.
- DDAF Drôme, (1990).- L'arboriculture fruitière de la Drôme, Agreste, *Analyse et Études*, n°4, 24 p.
- DDAF Drôme, (1991).- L'agriculture des cantons de la Drôme, Agreste, *Analyses et Études*, n°6, 1 fiche par canton.
- DDAF Drôme, (1993).- Enquête sur la structure des vergers en 1992. L'abricotier du Sud-Est, Agreste, *Analyses et Études*, n°6, 48 p.
- DDAF Drôme, (1997).- Enquête sur la structure des vergers en 1997, Agreste, *Analyses et Études*, n° 2 à 8, 22 p.
- DURBIANO C., (1997).- *Le Comtat et ses marges, crises et mutations d'une région agricole méditerranéenne*, Publications de l'Université de Provence, 218 p.
- ESTIENNE P., (1998).- *Les régions françaises*, Armand Colin, 272 p.
- MAILLARD G., (1999).- *L'évolution de l'arboriculture dans les Préalpes du Sud, l'exemple des Baronnies*, Mémoire de maîtrise, Département de géographie, Université Blaise Pascal, 154 p.
- MONTEILLET F., (1990).- Le climat des Baronnies, *Études Drômoises*, n° 2, p.23-28.